

LA MARCHÉ DES HARRAGA

ABDELKARIM BELKASSEM

Éditions ThoT
Roman

Abdelkarim Belkassem est né en 1963 à Safi au Maroc. Professeur de littérature arabe, il a également exercé différents petits métiers pour financer ses études. Des expériences qui l'ont embarqué dans une réalité éprouvante, la vraie vie sociale. Installé en France depuis 2004, les lettres et la musique sont devenues ses deux piliers : il est musicien arabo-andalou, concertiste à l'oud dans un orchestre réputé, et ténor en chant arabe et oriental. Il est l'auteur de *Deux Chats et les Hommes*, un roman publié par les éditions Bellier et de *La Bête et le Boss*, un polar paru aux éditions ThoT. Son écriture est un pont entre ses deux cultures et sa philosophie se résume en une phrase : « Il n'y a pas de lien plus fort entre les hommes que la paix et l'amour. »

Les *Harraga* حارقة, « les Brûleurs », sont des migrants clandestins qui prennent la mer depuis les pays du Maghreb. On les appelle « ceux qui brûlent les frontières ».

À SAFI, LE MARASME DE SAAD

L'immense océan Atlantique affronte le bout de terre de sa ville natale. Dans la nuit noire, le ciel et la mer l'enveloppent et menacent de l'entraîner au fond de l'eau.

Le vent souffle très fort cet hiver. L'homme, la trentaine, s'est habitué à recevoir les coups des grandes vagues qui le mouillent. Elles l'apaisent et éteignent les flammes qui le brûlent comme les braseros du bidonville où il habite.

Son cœur bat de plus en plus fort, comme les fenêtres des masures aux toits de zinc qui claquent sous la force du vent. Il n'a jamais entendu de coups dans sa poitrine aussi violents que ce jour-là.

— Après cette nuit, rien ne me fera plus peur !

La tristesse l'envahit. Sa grand-mère, pauvre gentille

femme, va partir. Il ne lui reste plus grand temps à vivre... Il demande pardon à Dieu, de penser que la mort sera un repos pour elle qui s'éteint.

Un cancer en phase terminale, disent les médecins. Rien n'a pu la faire s'échapper de ce fléau. Elle qui n'a jamais connu la maladie, elle, toujours en route pour travailler, elle qui n'a même pas eu de retraite. Laborieuse de son berceau à sa tombe, comme on le dit des femmes dans le monde maghrébin.

Le jeune homme ne supporte plus d'entendre cette souffrance. Il a passé des dizaines de jours à guetter son dernier souffle, qui tarde trop. Il la voit franchir son dernier chemin, seule comme jamais elle ne l'a été. C'est la route à parcourir sans la compagnie de ceux que l'on aime. En arrivant dans ce monde, on est accueilli par des bras tendus, impatients, mais en partant, on quitte sa vie sans savoir entre quelles mains on va se retrouver.

Cette situation est identique pour les jeunes d'aujourd'hui, pense-t-il. Il prévoit, lui aussi, de quitter la terre de ses ancêtres. Aller au-delà de ces grandes vagues, de l'autre côté de l'océan, mais il n'est pas décidé sur la direction à prendre. Nord ou ouest de la Terre ? Il n'est sûr que d'une chose, c'est que le sud n'aura pas sa préférence car il voit chaque jour, par la route du désert, des groupes en marche vers le nord, tels des oiseaux migrateurs. La route de la faim et de la soif.

Les vagues frappent de plus en plus fort et il offre son visage pour recevoir les gouttes. Il sent le sel effervescent sur sa peau alors qu'au cœur de la nuit dense le ciel commence à s'embraser. La mer et le ciel s'emmêlent, comme le dit un poète romantique marocain.

Les souffrances de son corps recouvrent celles de son cœur. Il ne s'imagine même plus vivant, comme attiré par la mort. Il aimerait trouver le passage et le parcourir avant que sa grand-mère ne l'emprunte, mais il en est incapable. On ne peut jamais partager la place de l'autre dans son malheur. On ne ressent que le sien et personne ne peut l'imaginer. À chacun sa propre fin.

Il se place de travers pour s'habituer à l'océan, pour lui parler. Il sera son ami pendant un long temps, pour son avenir ou alors vers son ultime chemin vers le ciel.

Peut-être y a-t-il deux passages pour partir là-haut ? pense-t-il. Par la terre et par la mer. On arrive par la mer et notre départ est dans la mer... C'est la première fois que l'homme prendra ce chemin. Le voyage vers l'au-delà, par l'océan.

La nuit défilera, les astres et les étoiles se pourchasseront. Ils tomberont, eux aussi, dans l'eau à moins que ce ne soit qu'une illusion. On ne pourra pas le vérifier puisque c'est le seul chemin qu'on traversera les yeux fermés, celui de la mort.

Pas le choix ! La vie ou la mort.

« Nous sommes un peuple qui n'accepte pas

l'humiliation, qui ne supporte pas d'être à l'arrière ou au centre ! Devant, au premier rang ou alors dans la tombe ! », écrit un poète arabe. Du moins, c'est ce qui se dit à l'école. Celle qui, après nos vingt ans d'études, nous jette à la rue, humiliés. Ni la belle vie qu'on nous promet ni la tombe du repos éternel. Double souffrance pour les nouvelles générations, rumine Saad.

Il pense à sa grand-mère mourante et aux promesses qu'il lui a faites. Après ses études, il deviendrait notaire, professeur de lycée ou ingénieur. Il s'occuperait de grandes machines qui transformeraient les phosphates en engrais pour nourrir les semis. Comme ceux de sa grand-mère quand les graines étaient mûres et donnaient du blé.

Elle était fière d'entendre son petit-fils lui annoncer ses projets. Elle croyait que c'était la voie assurée pour la réussite, dans ce pays.

Passer les examens à l'école primaire, au collège puis au lycée. Obtenir le bac. Les choses ont vraiment changé plus vite qu'il ne l'imaginait. Le bac, ce diplôme dont les enfants défavorisés sont si fiers, est un échec.

On ne peut plus rien faire avec le bac. C'est tantôt considéré comme un très haut niveau et il nous prive de travail, ou bien c'est un niveau insuffisant pour obtenir un poste.

Il faut un complément après l'obtention du bac... Les billets, le piston, le flouze, la corruption.

Avec un diplôme mais sans argent, pas de poste important. Avec de l'argent et du piston, toutes les portes s'ouvrent dans ce pays.

Après plus de vingt ans d'études, Saad se voit privé d'embauche... Son bac en poche, l'école des instituteurs où il voulait se former a fermé. Quand il a eu son DEUG, deuxième année d'université, le SUPER, l'école des professeurs de premier cycle, a connu le même sort. Quand il a eu la licence, les écoles recrutaient peu et n'avaient plus besoin de candidats.

Des études pour tous mais du travail pour quelques « élus » de la société. Pour ceux qui n'ont pas besoin de travailler, les fils de riches nés avec une cuillère d'argent dans la bouche. Pourtant, c'était une société d'espérance après le départ des colonisateurs.

Saad trouvera sa chance, différente de celle qu'il imaginait. Grâce à l'océan ouvert devant lui, acceptant tout le monde, à bras ouverts. Qui aime recevoir, depuis la nuit des temps...

Aux yeux de Saad, le ciel se confond avec la mer et la terre. C'est le seul chemin pour les hommes de son âge. Il est obligé de le prendre, il n'en a pas le choix, pourtant il n'est guère de nature héroïque.

Il voit la mort partout, sans espoir. Dans la maison, avec sa grand-mère et autour de lui. Le voyage l'attendra avant ou après sa grand-mère.

Il s'arrête souvent devant la mer. Il vient l'observer,

instinctivement, et s'installe là, sans savoir pourquoi. Il s'assoit et regarde. Encore et encore ! Il s'approche des pointes de la falaise à plus de quinze mètres de hauteur comme s'il voulait voir s'il se laissera plonger.

Les rochers du fond sont très acérés et, s'il tombe, il ne pourra pas nager, il se fracassera.

Pour s'en aller, être libre, Saad joue à la roulette russe avec la mort. Il veut mesurer son courage et aux oreilles lui siffle une petite voix intérieure.

— Aie du courage, comme les autres avant toi. Viens, viens, c'est facile. Tu seras libre, débarrassé de tes souffrances et tu auras une belle vie. Franchis le pas ! Allez, envolé-toi, comme les mouettes, propose la mer.

— J'ai peur, je vais me faire mal ! Personne n'est revenu de l'au-delà pour raconter ce qui s'y passe. C'est vrai qu'on doit ressentir une douleur, pire que celle d'une coupure. La mort, la mer, il ne faut avoir peur ni de l'une ni de l'autre. C'est l'illusion qui tue la volonté de l'homme. Des gens ont traversé cet océan avant moi. Ils ont réussi, ils sont vivants et donnent de leurs nouvelles. Rien ne se fait sans risque, même sur la terre de tes ancêtres. La maison peut tomber et la mort te frapper. Elle peut te rejoindre comme c'est le cas pour ta grand-mère, et pour ton père avant elle. Il n'y a pas échappé. Tu étais très occupé par tes études, loin de lui. Tu n'étais même pas là, tu ne l'as pas accompagné dans ses derniers moments et pourquoi ? pour rien. Tu n'as rien obtenu

après tes années d'études, ces plus beaux moments de ta vie, et maintenant tu perdras le reste avec cette misère.

— Laisse-toi aller ! entend Saad. La souffrance, tu ne la sentiras pas. Tu seras inconscient quand tu échoueras sur les rochers ou dans les grandes vagues inquiétantes.

— Non ! Non, dit Saad. Je ne suis pas encore prêt pour ce voyage ultime.

— Prends ton temps et prépare-toi pour une longue marche. Tu n'as pas le choix. Il n'y a pas d'autre issue pour toi que celle-là.

Son corps a compris sa décision bien avant son esprit. Saad se laisse aller. Il ne peut plus résister, il va partir loin, sur un chemin sans retour. Mais soudain, ses forces reviennent peu à peu ainsi que l'envie de vivre. Il s'attache à des choses qui le font vibrer actuellement.

Saad se redresse, recule, face à l'océan Atlantique, qui borde sa ville. Il pense qu'il faut beaucoup de courage pour affronter ses grandes vagues mais un jour... proche... la mer ou la mort, pas de troisième choix !

L'hésitation lui serre la gorge. Saad avance puis recule à nouveau. Il est attiré par la mer, ses vagues, le sel qui mouille son visage. Son corps tremble, comme en transe, ivre.

— Ton eau, ma boisson préférée, Océan ! Dans tes vagues, la vie je la sens mieux que sur terre. Je n'ai plus besoin d'air ni de nourriture. C'est toi qui alimentes

mon esprit. Un amour éternel comme on n'a jamais connu. Une jouissance, comme celle de l'amour.

Les vagues clapotent et montent de plus en plus haut comme si elles lui répondaient. Saad croit qu'il est compris, que les rouleaux l'écoutent, lui qui échange son chagrin avec eux.

— Toi, la mer, tu es témoin de mes peines ! Tu m'écoutes et tu ne m'imposes pas le silence. Tu es toujours là pour moi, comme tu l'as toujours été pour ceux qui sont tristes. Les amoureux, les pauvres... tu les acceptes comme ils sont. Ton pouvoir est illimité, tu es capable de prendre le monde dans ton ventre et de le nourrir comme une mère son petit ! Sans cesse, tu ondules pour étreindre ceux et celles qui s'approchent. Tu pénètres la terre avec force pour entraîner de malheureux bougres dans ton monde des profondeurs, loin des chagrins. Dans ton paradis, celui des sirènes. Quand tu approches, ils croient entendre des sérénades, une musique éternelle dont on a besoin dans ce monde plein de haine. Quand les hommes quittent ton ventre, ils ne trouvent que de la souffrance et ils ne peuvent plus faire marche arrière. Ils en sont sortis, c'est leur destin. Tu t'es fâchée, tu ne les nourris plus et l'eau les envahit, amère et très saline. Elle est douce pour ceux que tu aimes. Tu ne leur fais pas de mal et dans ton monde mystérieux, j'aimerais bien découvrir la vie. Partout où nous sommes, nous rencontrons des bien-aimés. Tu apprécies ceux

qui sont sincères comme moi et tu détestes les truands et les méchants.

Saad se sent de plus en plus faible. Il s'approche de cette côte très fragile et prend le risque de tomber à l'eau.

Saad, étreint par l'angoisse, commence à perdre conscience et ses cris éloignent sa souffrance, l'étau se desserre un peu.

Il se laissait aller mais des raillements le tirent de sa torpeur. Des goélands volent au-dessus de lui, s'éloignant des vagues. Les déferlantes sont puissantes, coléreuses, menaçantes, comme chaque hiver, mais dès que l'été arrive, les eaux retrouvent leur calme et l'homme oublie leur férocité.

— Ceux qui prennent la mer vont mourir ! dit un passant en vadrouille sur la côte.

C'est un clochard de la corniche. Saad est gêné par sa présence. Il veut rester seul et voilà un importun.

— Ah, il est encore réveillé, ce dégueulasse !

Ce mendiant fait peur aux amoureux qui profitent d'un moment de calme sur la côte. C'est un fou dangereux dont on entend souvent parler, avec des histoires effrayantes à son sujet. Ce malade est comme éteint lors de ses crises mélancoliques, mais quand il émerge, il se met à frapper les passants. Surtout quand il les rencontre la nuit. Les médecins souhaitent le laisser libre à cause de sa pauvreté. Il ne peut guère payer ses soins ni son hospitalisation. Ce serait pourtant préférable à son errance

dans les rues de la ville, sans nourriture ni abri, dans le froid de l'hiver.

Un homme perdu, au milieu des autres, dans ce monde de brutes ! pense Saad.

Saad aimerait être seul face à la mer, comme dans une intimité avec la femme de sa vie. Un moment précieux qu'il ne veut pas partager.

Saad se retourne, jette un œil sur la très vieille montre léguée par son défunt père. C'est son seul héritage. Il se rend compte que le temps l'a surpris et que la nuit s'est écoulée, là, près de son amour, l'océan. Le petit matin approche, il est temps d'aller se coucher et de se reposer. Peu importe l'heure ! Il est libre, au chômage, sans obligations. Il partage le pain avec sa mère qui perçoit une petite pension de retraite. Elle nourrit les neuf enfants, tous sans revenus, comme Saad.

Peut-être qu'il a eu de la chance, contrairement à ses frères et sœurs. Il a obtenu un diplôme et eux n'ont jamais réussi à apprendre. Deux années, pas plus, d'école primaire. C'est une vraie malchance pour ces jeunes, un manque énorme. Et pourtant Saad, lui-même, n'est pas sûr que ses études ont été bénéfiques pour lui. Et si c'était seulement une perte de temps ?

— On ne peut plus rien faire avec les études et les diplômes ! pense-t-il, comme ceux de son âge.

Ses frères et sa mère croient, eux aussi, qu'il a gâché sa vie à étudier.